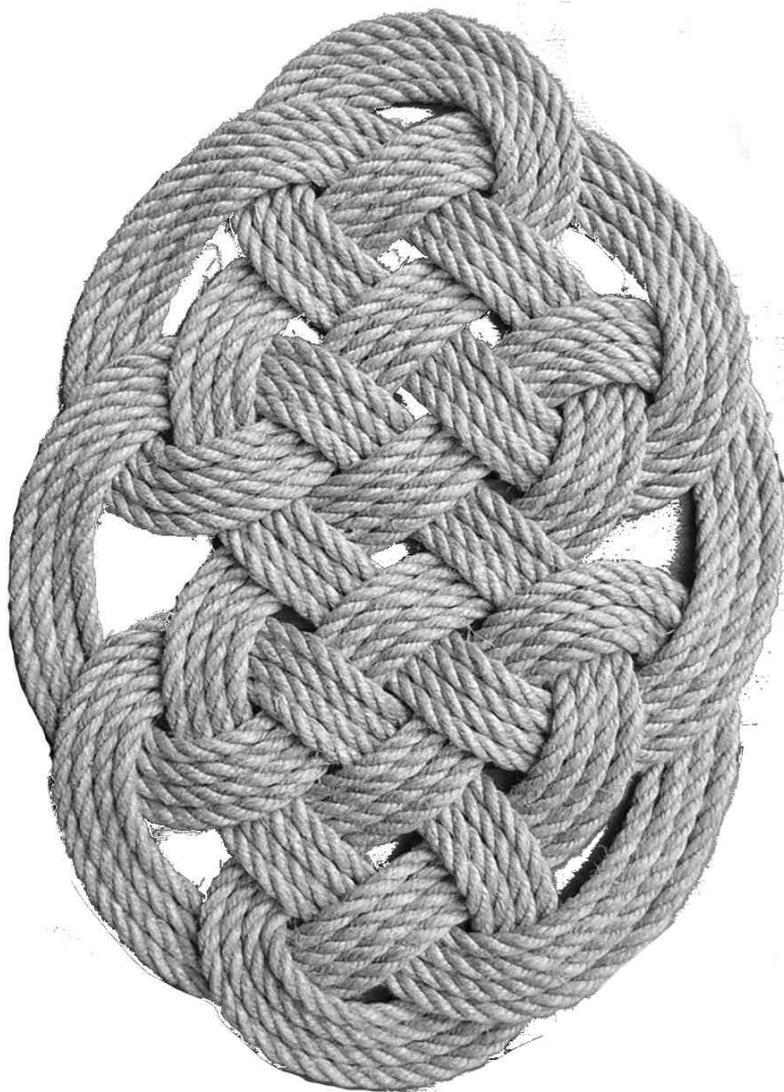


nouages

Revue du Lien-en-France

Numéro 1 – Décembre 2015 – 2 Euros



Nouages est la revue du Lien-en-France
*Le Lien-en-France est un collectif de travail, aux mailles
de rencontre, aux marges de chevauchement, aux confins
inexplorés, aux points aveugles du LIEN et du GFEN.*

Comité de rédaction du numéro 1 :

Alice Lepinçart,
Anne Fourreau,
Anne-Laure Michel,
Colette Charlet,
Frédérique Maïaux,
Jean-Louis Cordonnier,
Joëlle Cordesse,
Joëlle Janton-Michel,

Michel Neumayer,
Nicolas Michel,
Patricia Cros,
Philippe Vallet,
Stéphanie Fouquet,
Tristan Muzard,
Véronique Bart,
Yves Béal.



Éditorial

L'éducation nouvelle n'est pas au service d'elle-même. Elle ne se développe qu'en prise avec des personnes et des situations.

Il ne s'agit ni de mieux faire classe, ni de mieux former mais d'inventer des chemins du vivre ensemble.

Ces chemins toujours fondés sur le pari du tous capables ne peuvent se réduire à des « outils techniques ». Ils sont mis en œuvre par des « individus collectifs » qui, dans la situation qu'ils rencontrent et avec les personnes qu'ils côtoient, nourris des valeurs, des paris, des théories-pratiques de l'éducation nouvelle et de leur expérience, les tracent, les prolongent, les transforment, les articulent les uns aux autres... afin de tisser une toile la plus cohérente possible d'apprentissage, de création, d'organisation, de décision, de résolution des grands pro-

blèmes auxquels, ensemble, ils et nous sommes confrontés.

Ces chemins d'invention et d'actualisation permanente de l'éducation nouvelle, ce seront pour certains, le combat quotidien dans le cadre de collectifs citoyens autour des sans-papiers ou des réfugiés, autour de la non-violence, autour de la culture de paix, autour des questions d'environnement et de climat, de consommation différente... ce seront pour d'autres, le vivre ensemble dans la classe « après Charlie », l'articulation entre le scolaire et le périscolaire, la question du fait religieux ou de l'éducation morale et civique... et pour d'autres encore, la question d'une citoyenneté planétaire...

Yves Béal

Les Salelles Toussaint 2015

L'essentiel de ce numéro a été produit pendant un week-end de travail qui a réuni tous (presque tous) les français qui ont participé aux rencontres du LIEN à Virton. À la fin de ces rencontres, nous avons décidé de nous retrouver pour mettre en travail ou poursuivre sur les problématiques de Virton, ou celles que nous aurions aimer y trouver.

Avec le plaisir de se retrouver, de profiter de la campagne lozérienne, des vaches, des nuages et de l'aligot.

Et le projet de se retrouver de nouveau, en avril, à Aubagne.



Discussion de samedi soir : rapports LIEN / GFEN)

Premier constat (première hypothèse) : ce qui concerne le GFEN concerne le LIEN. Les conditions de l'action ne sont pas les mêmes entre le GFEN qui est un mouvement national et le LIEN qui est une coordination de mouvements, mais dans l'une comme dans l'autre, nous sommes face aux mêmes questions :

— **face à nous-mêmes**, dans notre fonctionnement, dans nos modes de communication, dans notre rapport aux autres au sein de nos mouvements

— **face au monde**, à ce qui bouge en lui et qui nous interpelle.

Face au monde : les questions les plus urgentes me semblent être...

... celles de l'accueil d'enfants et d'adultes qui ne se reconnaissent pas – et pour cause – dans nos façons de penser le monde, la société, le politique, le travail, le loisir. Cela pose pour nous la question de nos écoles européennes et de leur capacité à accueillir ou non ces personnes dans nos institutions et à travers elles dans le savoir humain dont il font partie

... celle de la défense des droits humains : droit à une éducation, égalité garçons-filles et hommes-femmes, droits de penser par soi même, droit de s'exprimer, droit de se déplacer, etc.

... cela pose la question de la dignité : droit à connaître son histoire,

droit de construire mais aussi de son changer d'identité, droit de ne pas être assimilé à son groupe d'origine,

... cela pose la question de nouvelles formes de coopération à inventer : entre les personnes, entre l'école et familles, entre les groupes, les pays, etc.

Face à nous-mêmes, dans nos mouvements et inter-mouvements, en prenant en compte notre histoire

Cela nous oblige à repenser les formes et les contenus de nos enseignements scolaires, de nos formations d'adultes, de nos interventions pour les hisser à la hauteur de ces questions nouvelles (en sciences, en langues, en histoire, etc.)

Cela nous oblige à repenser l'évaluation, les hiérarchisations, la fonction assignée à l'école (de l'époque capitaliste) qui est celle du tri social. Comment éduquer sans exclure ? Est-ce possible aujourd'hui ?

Cela nous oblige sur le plan épistémologique à nous demander comment fonctionne la pensée humaine : il y a à continuer à travailler le rapport au savoir, le lien théorie-pratique-action-transformation, la place de l'imaginaire dans notre pensée, le rapport question/réponse,

Cela nous oblige à penser la nature

du lien social à l'école et hors l'école autour du savoir mais aussi la question de l'autorité et de ce qui fait autorité, la question de la règle, la question des normes

Cela nous oblige à nous former mieux à interroger ensemble le rapport au monde : entre visible / invisible, entre passé et futur, entre théorie et pratique.

Cela nous oblige à mieux penser la dialectique singularité-universalité

Le LIEN en France, ce serait quoi ?

Deuxième hypothèse. Compte-tenu de ce qui précède, je vois le LIEN comme un laboratoire de recherche-action autour de ces questions. Un appel à créer des groupes de recherche transnationaux.

Concrètement

- Une adresse commune : lef@le-lien.org (OK)
- Une liste de diffusion de Virton (OK)
 - Une revue
 - Une question : comment allons-nous élargir notre publication aux autres pays du LIEN ? comment ne pas faire double emploi par rapport au site lelien.org qui commence aussi à rendre compte de Virton ?

I had a dream...

J'ai rêvé que le LIEN tiendrait désormais deux fois par an un séminaire

sur un point théorico-pratique porteur d'avenir, par ex.

— "l'insoutenable ambiguïté de l'aide" (y compris au LIEN)

— "l'évaluation" (suite)

— "la question des langues, de la traduction, des frontières et du passage" ("André Markowicz : "La traduction est un exercice de reconnaissance, de gratitude envers l'autre" France-culture lundi 28 octobre <http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-andre-markowicz-la-traduction-est-un-exercice-de-reconnaissance>)

— "de quoi la théorie est-elle le nom" pour paraphraser Badiou

— etc.

J'ai rêvé que le LIEN ferait un atelier au congrès du GFEN.

J'ai rêvé que le LIEN tiendrait dans 3 ans non des Rencontres mais un congrès international. (Je crois que je ne suis pas le seul).

Michel N.

Ce qu'on retient de Verton,
que l'on voudrait travailler
au LIEN France pour mieux
le partager ds le GFEN (National)

- Convivialité qui passe par
la mise en place de lieux
dédiés à la rencontre

- l'accueil de ^{l'échange} chacun-e dans
sa diversité ^{le faire. sensible}
(dimension culturelle, historique
humaine).

- microdispositifs qui font lien
~~entre~~ (mosaïque, capsule, ...)
dogi bab ...

- conf. interrompue (rupture
de la parole)

- Colloque

- les cartes
blanches

↳ qui permet que
chacun se pose des
questionnem^t qui met
en marche.

- se réinterroger sur les tremplins
à la mise en mouvem^t → sit. pb
→ émotion

- Comment transformer le "c'est nu"
en ~~quelque~~ quelque chose qui me me

• Ce qu'on a travaillé au GFEN et que l'on voudrait développer au LIEN.

- L'atelier d'écriture

- L'analyse réflexive qui permet à chacun-e de se construire sa pensée avec l'autre

- La lecture au positif (le concept les pratiques, ...) chercher le possible de la situation

- l'incompréhension : quel accompagnement ? l'opacité, la translucidité

- la transformation

le changement des mentalités, changement des convictions.

- Se donner les outils de transformation (sans martiner ce qui se transforme)

- Qui a droit au récit ?

- la démarche de création (avec ses contraintes)

Vivre le GFEN comme démarche permanente

Pas facile, comme réflexion...

Je me suis souvenue de ma prof de philo en Terminale qui nous faisait faire encore et encore le même exercice d'analyse de chaque mot de la phrase.

"Tiens ! Et si j'essayais ?"

Selon le dictionnaire Larousse, la première définition du mot vie proposée est la suivante:

« Caractère propre aux êtres possédant des structures complexes capables de résister aux diverses causes de changement, aptes à renouveler, par assimilation, leurs éléments constitutifs, à croître et à se reproduire. »

Cette définition simplifiée présente la vie comme un cycle, un processus toujours en mouvement.

Prenons maintenant le GFEN.

« Éducation Nouvelle » : mouvement créé dans les années 20. Pourquoi la définit-on encore comme "nouvelle" ? Si à sa création ce mouvement tente d'apporter des propositions en rupture avec ce qui existait avant, alors le groupe qui n'a cessé depuis de travailler, de chercher, d'analyser et de transmettre, offre toujours des propositions en rupture avec ce qui était avant. En ce sens on peut rapprocher les 2 termes "vie" et "Éducation Nouvelle"; on peut concevoir chacun d'eux comme quelque chose qui serait en mouvement permanent et de façon cyclique.

Aujourd'hui de quelle Éducation

Nouvelle parlons-nous ? Quelle rupture sommes-nous en train de vivre ? Le monde bouge, il accélère : des problématiques planétaires prennent de l'ampleur et de la vitesse : les réfugiés, les migrants, les migrants, les religions, l'environnement, les écrans, la/les médecines... les enfants !

"Finalement je n'ai pas énormément avancé... J'ai encore plus de questions..."

Quel mouvement donner à notre Éducation Nouvelle? Comment utiliser, recycler la/les pensées pour coller à ces nouvelles problématiques ?

Comment aide-t-on à faire se rencontrer les différences et à les faire vivre ensemble ? Comment prendre en compte ces changements dans nos pratiques ?

"Ah voilà... ça me fait penser à encore autre chose..."

Chez nous, au GFEN... d'ailleurs parle-t-on du ou des GFEN(s) ? Quel dialogue (la revue ? mais pas que !) pour une harmonisation ? D'où/comment peut venir cette évolution ? Révolution ? Peut-elle venir du LIEN ?

Le LIEN, et ce que l'on vit à travers le LIEN serait-il l'outil de dialogue et d'intégration des problématiques de ce nouveau monde, des problématiques des différents groupes, chez nous et dans les d'autres pays développant des mouvements d'Éducation Nouvelle ?

Pourrait-il servir de réserve de

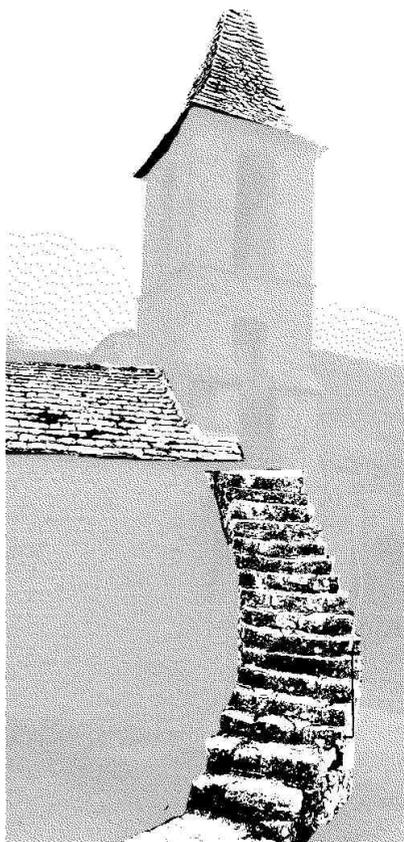
nourriture/ de garde-manger à chacun des mouvements d'Education Nouvelle ? Les croyances, religions, pensées, langues... de chacun, de chaque culture, de chaque pays pourrait-il aider à créer des démarches d'intégration des différences?

Le LIEN, le GFEN et l'individu seraient entremêlés dans un mouvement circulaire multidirectionnel de transmission et de construction.

Moi j'apporte à mon groupe régional, qui apporte au national, qui apporte à l'international (LIEN), qui me rapporte. Et en même temps, j'apporte au LIEN, qui retransmet aux groupes nationaux, qui retransmettent aux groupes régionaux, qui retransmettent aux individus.

Voilà, vivre le GFEN ce serait entrer dans un nouveau cycle en tentant une ouverture plus large à l'international, en tentant de l'inscrire dans une dimension planétaire qui suivrait les mouvements et les problématiques du monde que nous connaissons aujourd'hui, et qui tenterait d'y apporter sa contribution dans un dialogue concerté et harmonieux entre ses différents acteurs.

Alice



Question d'identité

Pourquoi pas travailler la question de l'identité à travers la question des mythes dans l'écriture ? On y croiserait certainement les questions de guerre, de paix, de religions et de migrations. Qu'est ce que la migration ? Qu'est ce qu'elle a à voir avec l'identité et avec les mythes ? Qu'est ce que les mythes ont à voir avec la langue ? De la tour de Babel au juif errant en passant par tous les nomadismes réels et fantasmés, qu'est ce qui dans l'identité, renvoie au mythe et du coup, à l'écriture ?

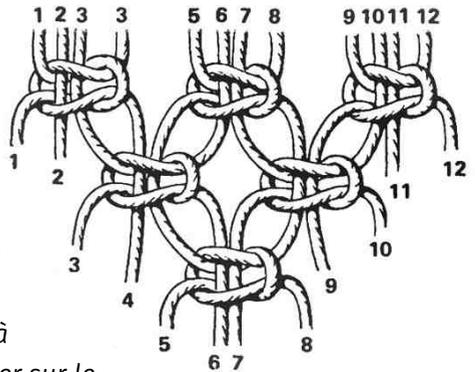
Dans le public auprès duquel je travaille, l'identité est cristallisée autour de la religion : pourquoi à ce point ? Comment face à cela, gérer l'injonction de laïcité qui peut paraître comme une agression, une oppression supplémentaire de l'ancien colonisateur ? J'ai l'impression que

lorsque l'état parle de laïcité, ce n'est plus la même idée que celle qui a présidé à la Révolution et que c'est devenu un appareil d'état au service de l'oppression.

Pour moi, la laïcité c'est ce qui permet de faire un pas en arrière et de considérer n'importe quelle religion avec le même souci d'objectivité. C'est ce qui permet à chacune d'entre elles de s'exprimer sur le

territoire. Or, j'ai l'impression que la laïcité aujourd'hui, ne serait plus qu'une façon de faire taire certaines religions gênantes.

Je voudrais travailler autour de cette idée : l'identité, la langue, la religion, revisitons nos mythes.



Patricia

L'honneur de l'Éducation nouvelle

Dans la foulée des Rencontres internationales "dé-chiffrer l'humain" organisées par le LIEN, nous avons été quelques-uns du GFEN à prendre conscience d'un certain décalage entre ce que nous vivons depuis trop longtemps déjà dans les instances de notre mouvement et cet engagement humain et fraternel que nous trouvons au LIEN. Cela nous pousse à réfléchir sur quelques principes et pratiques que nous considérons comme "l'honneur de l'Éducation nouvelle".

Toujours, il s'agit de rechercher la plus grande cohérence possible entre nos paris philosophiques, nos valeurs et les théories - pratiques que nous mettons en oeuvre à tous les niveaux où nous agissons. Ce qui est valable pour les enfants l'est tout autant pour les adultes.

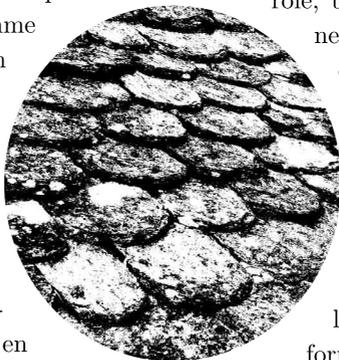
C'est une tâche difficile que de décliner pour nous-mêmes ce que nous souhaitons pour les enfants, car nous sommes trop souvent tentés de faire, sans doute par sentiment d'urgence de l'éducation nouvelle, l'économie de la construction, de l'auto-socio-construction de la pensée collective, l'économie de la recherche créatrice ensemble, l'économie de l'élaboration véritable.

Mais en procédant ainsi, c'est l'es-

sence même de notre pari philosophique que nous mettons en péril.

Le pari du "tous capables" suppose d'accueillir l'autre, avec ses forces et ses faiblesses, son déjà-là et son à-venir.

Le pari du "tous capables" suppose un climat de confiance, une curiosité de tous les instants, une sincérité dans les relations, une authenticité de parole, une bienveillance permanente... faite d'estime et d'exigence...



Le pari du "tous capables" suppose une lecture au positif permanente, y compris dans les pires situations. Ce qui induit le refus absolu de toute forme de rejet et d'exclusion.

Le pari du "tous capables" suppose la mise en jeu d'une pensée complexe qui ne peut que s'élaborer dans des situations-défis ou situations-impasses qui sollicitent l'inventivité de chacun. Cela ne peut se réduire à un apport magistral dans quelque circonstance que ce soit, car expliquer empêche de comprendre quand ça dispense de chercher. Il nous faut donc toujours penser en terme de démarche, d'atelier ou de dispositif de travail qui mettent la pensée en mouvement.

Le pari du "tous capables" suppose

la confrontation aux autres, et donc de manier la controverse, la contradiction, le conflit socio-cognitif. Cela impose le respect absolu de l'autre...

Le pari du "tous capables" suppose de faire de l'échange et du débat, des moteurs incontournables de la construction des savoirs et des personnes.

Le pari du "tous capables" suppose une activité réflexive permanente, personnelle et collective, afin de prendre conscience du chemin parcouru, seul et ensemble, et du chemin à parcourir...

Le pari du "tous capables" suppose une attention particulière à la démultiplication des pouvoirs de chacune sur le réel, à la prise de décision, à la responsabilité partagée...

Le pari du "tous capables" suppose la prise en compte de l'activité de l'autre et donc un retour positif sur ses actes, avec un regard particulier sur les processus...

Le pari du "tous capables" suppose de mettre en oeuvre toutes initiatives susceptibles "d'allumer le feu", de mettre les forces en marche, de déclencher l'engagement dans une dynamique de coopération...

Le pari du "tous capables" suppose de penser chacun comme praticien-chercheur-expérimentateur et non comme technicien...

Le pari du "tous capables" suppose de regarder l'outil comme moyen et non comme fin, de le penser dans sa relativité culturelle, sociale, poli-

tique... d'où la nécessité de le réinventer en permanence...

Le pari du "tous capables" suppose de prendre le temps d'agir et de se regarder agir. La mise à distance donne sens et facilité le réajustement de l'action...

Le pari du "tous capables" suppose la mise en place d'un cadre qui facilite la recherche et l'inventivité, une posture mentale qui permette d'accueillir l'inattendu, l'imprévu, la surprise. Il convient donc de toujours rester ouvert à ce qui vient et même de le provoquer en acceptant de modifier ce qui est prévu jusqu'au dernier moment...

Le pari du "tous capables" suppose de mettre en jeu toutes les formes de langage, avec une attention vive à l'écrit comme forme de la pensée. Les démarches de construction de savoirs, les ateliers d'écriture sont autant des laboratoires de la pensée que des lieux de (re)construction de l'estime de soi...

Le pari du "tous capables" suppose...

Yves Béal

Développer le mouvement

Le développement du mouvement est une question de pertinence. La pertinence n'est pas un jugement de valeur ou de vérité en soi, elle se définit au croisement de ce qu'est et fait le mouvement avec le milieu dans lequel il intervient, c'est-à-dire de l'état présent des mentalités et des forces, et de ce qui inquiète et mobilise les gens.

Le monde change. Mais la guerre apparaît toujours comme une solution d'évidence à la guerre. La recherche de pertinence est une forme de critique et de renouvellement permanent de sa pensée. Dans quel monde intervenons-nous ? Qui sommes-nous réellement, aujourd'hui, et que savons-nous, par expérience collective réelle, qui puisse faire argument de culture de paix dans ce monde ? D'où : quel est notre espace ? Celui du débat politique ? Celui du débat culturel ? Que sommes-nous capables de faire hic et nunc dans ce monde-ci, et non dans le monde idéal que l'un ou l'autre nous rêvons ?

Pertinence de son pari, de son mot d'ordre de ralliement. Tous capables ! Auquel certains adjoignent : Tous créateurs ! Tous chercheurs !

Pertinence de ses formes d'existence et d'intervention.

Pertinence des idées.

La visée du développement suppose une théorie de la réalité du possible. Ce qui est pertinent crée du possible. On a tendance à confondre le possible avec l'irréel, en l'opposant de manière dualiste à la réalité. Or toute pensée stratégique suppose que le possible est contenu dans la réalité de l'existence, et qu'il faut pouvoir le voir et le penser pour calculer une action qui l'active et le réalise. Commençons donc par affirmer la réalité du possible. Le possible, ou le potentiel d'une situation, se développe et se structure dans l'action qui le prend en compte, de même qu'il se réduit, se décompose et s'annule dans l'action qui le nie.

Quelle est la réalité du possible actuel du Mouvement ?

Qu'est-ce qui peut réellement construire (agrandir et structurer) le possible ?

Conclusion : le potentiel réel du Mouvement est contenu dans l'existant actuel. Il peut se développer ou se réduire, en fonction de la pertinence des décisions et des actes qui visent à l'actualiser.

Cette affirmation peut paraître banale et quasiment tautologique. D'un point de vue strictement logique, elle désigne pourtant clairement une stratégie de développement dont nous n'avons pas *a priori* l'habitude.

Prenons donc pour hypothèse que le développement du Mouvement passe par l'accueil de nouvelles personnes, sans perte de l'existant. La première étape de l'accueil des autres est l'accueil, le recensement et la représentation du déjà-là.

Accueillir ceux qui sont là et se reconnaissent dans le contrat d'adhésion au Mouvement : tous capables et le texte d'orientation. Leur permettre de travailler ce qu'ils sont, à partir de ce qu'ils sont, en sachant que ce travail constitue la réalité existentielle du Mouvement, ce qui en est perçu par l'extérieur et par les personnes qui en sont partie prenante. Collecter les récits de l'expérience de chacun des acteurs du Mouvement, personnes, groupes, secteurs : témoignages vivants, publications, théories et théori-

sations. Complexifier l'image publique du Mouvement, donner de la chair à l'ossature commune, réunir à égalité toutes les interprétations existantes, c'est le premier regard à avoir pour le connaître. C'est le regard dit "de l'artiste", celui de la perception immédiate et de la prolifération du perçu, celui de la norme esthétique. On adhère à cette image par reconnaissance d'une ressemblance avec soi.

La deuxième étape est celle du tri. Comme il ne s'agit pas de trier des personnes, mais de renforcer au contraire le sentiment d'appartenance de tous à une même dynamique de Mouvement, ce qu'il faut traquer ce sont les ressemblances, les différences, les contradictions entre les idées et les pratiques et au sein du récit qui en est fait. Tout ce que font les acteurs de l'Éducation Nouvelle n'est pas *ipso facto* "Éducation Nouvelle". Nous sommes tous immergés dans un monde d'habitudes sociales qui nous contraignent à notre insu, et nos pratiques ordinaires et extraordinaires ne peuvent échapper à la contradiction. Mais il y a dans les pratiques qui s'en réclament des gestes, des mots, des dispositifs, des réactions, des positionnements théoriques qui sont à identifier comme apportant de la définition au symbole commun ; en l'occurrence, qui renforcent et outillent réellement le parti pris du Tous capables. C'est la norme éthique qui est ici convoquée, et le regard dit "du bouledogue", celui

qui s'intéresse à la conformité des effets et des buts, des actes et des valeurs, et qui s'exerce autour d'une expérimentation, dans la confrontation des points de vue mobilisés sur un vécu commun. On adhère alors à des pratiques validées.

La simple reconnaissance de l'existant ne détermine pas l'espace de l'avenir et du renouvellement. La diversité enferme.

C'est la mise en relation de l'existant et la généralisation des traits reconnus communs dans des représentations unificatrices qui ouvre des espaces de création à ceux qui pourraient y venir. Qu'est-ce qui, dans l'expérience collectée, est formulable en termes généraux, comme vérités générales qui nous dépassent, nous et notre expérience, et dans lesquelles pourraient se reconnaître, au moins temporairement, tous les acteurs présents et futurs de l'Éducation Nouvelle ? C'est

le troisième regard, celui dit "du mathématicien", qui élabore la norme logique permettant d'échapper d'une part à la relation simple de l'identification par ressemblance (c'est moi / c'est pas moi), d'autre part au seul dilemme de l'outil et de son efficacité locale (je fais / je ne fais pas ce qu'il faut), pour faire de chacun un représentant légitime de l'idée et un contributeur possible à sa réinvention. Entre deux points passe une ligne droite et une seule. Et cette ligne définit une infinité de points possibles pouvant déterminer avec un autre le même tracé et la même droite.

Le développement numérique du Mouvement, celui de son influence, passent par le développement de ses idées, qui lui même détermine et s'accompagne du développement des personnalités.

Joëlle



à la manière de Sei Shônagon

Ce texte est une production collective et totalement fragmentaire d'un groupe de personnes du GFEN réunies à Salelles (Lozère —France) les 24-25 octobre 2015 pour un premier bilan des Rencontres 2015 du LIEN entre participants de Virton venus de France.

Choses qui font naître un doux souvenir du passé

Des tracteurs, un mouvement social en France qui rappellent un long trajet vers Virton. Combien d'heures de voiture partagées. Bien plus que prévues. Des liens se créent au fil des bouchons, des déviations et des kilomètres. Loudain, frontière ! De France en Belgique, pourquoi ces traces de temps anciens qui perdurent ?

Soirée tunisienne. Des petits gâteaux des amies de là-bas. Petits gâteaux de ma grand-mère. Un même goût de revenez-y.

Lur, les murs du couloir, "L'École des loisirs" et ses affiches.

De l'anniversaire du GFEN à "Citoyen, sans toi, rien !". D'un congrès GFEN d'hier à des Rencontres d'aujourd'hui. Et peut-être là les prémises d'un fil passé par ici qui repassera par là. Le LIEN.

De Rencontres en Rencontres, d'un bar à l'autre, à chaque fois différentes, nos premières gorgées de bière.

Mosaïques d'expériences. Improbables tesselles, bris de vaisselle, tuiles et faïences collées de conserve sur une même et unique support. Un assemblage bigarré qui s'improvise au fil des jours et des passages. Une mémoire du LIEN, un à venir qui se configure sous nos yeux. (Merci Claire).

Choses sans retenue

Au restaurant collectif, assis enfin. Ici, on ne parle qu'italien.

Je m'apaise enfin. Couloir central. Douceur d'un soir d'été. Le soleil se faufile entre les affiches du Dazibac. Qui nous envoie ce rayon ? Ceux qui furent ?

Au premier étage d'un hébergement collectif. Dans le couloir central, rien qu'une lumière blafarde. Loudain, au détour d'une chambre, ta chemise de nuit.

Accueillir un ami qui souffre, le tenir dans ses bras.

Choses qui paraissent affligeantes

D'acides effluves enrhaissent la chambre nuitamment. Au cœur de l'été, se relever et fermer la fenêtre ? Comment terminer la nuit ?

Une superbe photo de groupe dont tous les sujets sont d'égale taille ou presque. Lauf un ! (Ecoutes mes excuses à toi, E.)

Peut-être rien ou presque rien. (Chère Lei
Thonagon, amie geisha des temps anciens, à quoi
bon en parler maintenant ? Pour te faire
plaisir simplement ?)

Choses que l'on perçoit parfois avec plus d'émotion qu'à l'ordinaire.

L'évocation d'enfants battus. La persistance de pratiques d'un autre temps, une mentalité d'exploiteurs, du colonialisme pur jus qui perdure parmi ceux-là même qui furent un jour colonisés.

Coucher du doigt ce que fut l'horreur nazie et l'entendre de la bouche d'un très cher ami allemand.

Des amis russes qui nous disent comment ils ont compris ce que nous appelons "démarche". On mesure alors le temps passé, combien sont loin à présent les premiers stades en Russie, combien sont lourdes les barrières qui rendent si compliqué de nous rencontrer plus souvent.

Un intervenant qui nous parle de symptôme là où nous pensions que c'était le mal lui-même. La folie évaluation, où est ce qui nous ronge en profondeur ?

Li je me souviens de notre accompagnement dans la création d'un autre mouvement encore ?
Pardi que je m'en souviens ! De l'Isère et Genève, naissance du Groupe Promand d'Éducation Nouvelle en 1998.

Sur la voie de la transformation

Essai d'application de quelques principes inspiré de l'éducation nouvelle en classe de 1ère et de BTS.

Poursuite d'une réflexion en chantier depuis des années. Réflexion réactivée par ma participation comme témoin à un master sur l'évaluation, ensuite à l'université d'été du LIEN, à Virton en 2015.

Compte rendu de l'expérience menée de septembre à mi octobre 2015.

PROJET :

Phase 1 : modifier certaines pratiques, expérimenter des situations d'apprentissage, sinon nouvelles, du moins consciencisées ; analyser ce qui s'est passé ; accumuler des matériaux pour une éventuelle présentation à des collègues de l'expérience.

Phase 2 : travailler avec

quelques collègues intéressés par un projet intitulé « un autre usage de la note » : physique, histoire géographie, maths pour l'instant et lettres pour moi.

Partage des documents référence, et enquête auprès des collègues ayant initié ce genre de réflexion et d'action dans la région .

Phase 3 : élaborer un projet pour la rentrée 2015, présenté au chef d'établissement puis au CA, puis aux parents d'élèves.

EXPERIMENTATION EN CLASSE DE PREMIERE TECHNOLOGIQUE :

Objectifs :

Donner confiance en ses capacités ; modifier son attitude face au travail demandé.

Faire du classeur un vrai outil de travail.

Etre capable de rédiger la réponse à la question transversale (première partie de l'épreuve de l'EAF).

Stratégie :

Commencer par bousculer un peu les habitudes :

J'annonce dès le premier cours que chacun aura **15** au minimum au premier devoir. Les élèves sont sceptiques mais relativement discrètement (et si c'était vrai?).

Je présente l'année comme un voyage en Littérature : il nous faut préparer notre valise avant d'embarquer. Pour cela, aura lieu au prochain cours notre

« **Journée du Patrimoine** ». Chacun doit venir avec ses cours de français des années précédentes (au moins ceux de seconde).

Ensemble, on relit, on trie, on classe, on garde ce qui peut servir en fonction du programme de première. On prend conscience de son socle. On revisite le passé, on se rappelle ce qu'on a aimé, ou pas etc ...

C'est un moment de réactivation et de réassurance.

Avec ce patrimoine, on organise son classeur, on range. J'invite les élèves à personnaliser ce classeur et propose l'idée d'un concours de classeurs pour janvier : le plus beau, le plus drôle,

le plus original, le plus efficace, le plus étrange, la liste n'étant pas exhaustive. L'idée est de détourner la démarche élitiste du concours pour stimuler la création en multipliant les possibilités.

Traitement de la question transversale :

Ici, à partir d'un corpus de trois textes de théâtre : quelle est la fonction principale de ces trois scènes d'ouverture ?

Le contenu de la réponse est préparé ensemble, à partir des hypothèses, des propositions de démarche des élèves pour traiter les problèmes.

C'est le travail de rédaction de la réponse qui m'intéresse.

Le défi est d'avoir au minimum 15. Je ne mettrai une note que quand la réponse méritera un 15.

Les élèves vont tenter l'écriture d'un premier paragraphe que je lis, annote, corrige parfois. Ils terminent la rédaction à la maison. Je lis cette mouture en valorisant ce qui est bien réussi et formulant des conseils de réécriture. Une troisième version est rédigée, on peut passer à la ré-

daction de l'introduction et de la conclusion. Chacun travaille à son rythme. Certains profitent de l'heure d'aide individualisée prévue pour eux, ou pas, pour terminer.

Bilan : J'ai vu des élèves en activité et sans cesse en interaction avec moi. L'accompagnement a été individualisé et les élèves ont tenu compte des remarques pour améliorer leurs textes. La difficulté à commencer à rédiger a été résolue par des propositions diverses d'élèves utilisées par d'autres. Les élèves ont essayé des méthodes différentes.

La satisfaction d'obtenir une « excellente note » est visible. Les efforts ont été récompensés pas au devoir suivant, mais déjà au premier. La comparaison des brouillons permet de bien constater les progrès.

Mon rôle a été d'accompagner la rédaction par un pointage des réussites, des erreurs, parfois des corrections, des encouragements, des conseils, des félicitations (sans s'embarrasser des calculs).

C'est un travail intense de lecture, de disponibilité et d'ouverture.

J'ai fait formuler les compétences en cours de construction, fait exprimer des ressentis et prendre conscience du chemin parcouru.

Seules deux élèves ont peu repris leurs textes.

Les élèves semblent avoir compris que je suis là pour faire réussir tout le monde.

Prolongements :

Les élèves transfèrent les acquis méthodologiques pour le devoir suivant (tableau de comparaison des textes, structures de phrases pour l'introduction). Le premier devoir sert de tremplin au suivant.

On va poursuivre l'étaiyage mais autrement : chacun sera le relecteur de la copie de son voisin dans un premier temps, ce qui favorisera la décentration, avant une dernière étape, plus tard d'autoévaluation. Chacun rédigera une appréciation sur ce qui lui semble bien réussi, à retravailler sur la copie du voisin. Il proposera des modifications dont l'auteur en récupérant sa copie tiendra compte ou non. Après cette phase de réécriture partielle j'inscrirai mon commentaire et une note.

Je prévois pour un autre devoir un dispositif pour préparer par groupes le contenu de la réponse afin d'encourager le travail collaboratif.

Pour conscientiser, je confierai à des groupes d'élèves la tâche de fabriquer une fiche descriptive de chaque sujet de baccalauréat à partir d'extraits de copies correspondant aux attentes.

La classe aura fabriqué ses outils au fur et à mesure.

EXPERIMENTATION EN CLASSE DE BTS TERTIAIRE :

Objectifs : faire comprendre le rôle de la culture pour un individu et pour la société.

Prendre un certain plaisir à certaines pratiques culturelles. Exprimer un point de vue argumenté. Développer des capacités de lecture, d'interprétation, de synthèse. Travailler efficacement en groupes.

Stratégie : varier les activités, surprendre.

Défi n°1 : lire un livre à plusieurs, *La Culture expliquée à ma*

fille, de Jérôme Clément.

Par groupes de 4 : chacun dans le groupe reçoit un extrait différent du livre, le lit, et prend des notes.

Puis il améliore sa compréhension du document dans un autre groupe constitué de tous ceux qui ont travaillé le même document.

Puis chacun retourne dans son groupe et restitue ce qu'il a retenu, les autres prennent des notes.

L'évaluation de ce travail est une argumentation écrite et notée par moi à partir d'une question qui demande une réutilisation des connaissances acquises sur la culture.

Une deuxième évaluation est la restitution au groupe classe d'une notion que les étudiants ont apprise ou découverte. Par oral.

Bilan: la collaboration dans deux sortes de groupes a permis l'accès de tous au contenu du livre.

Les étudiants sont tous actifs, questionnés par leurs pairs, obligés d'être clairs, précis. Restituant plusieurs fois le contenu

des documents, ils mémorisent davantage.

Le professeur accompagne les groupes, stimule, questionne, pointe les oublis, traite les incompréhensions, explique les allusions non comprises.

Défi n°2 : faire prendre conscience que notre culture est fondée sur des mythes qui nourrissent encore notre imaginaire.

Stratégie : faire élaborer un dossier comprenant le récit d'un mythe raconté à la première personne par un personnage, trois tableaux commentés sous la forme d'une synthèse, un film et une œuvre littéraire récents reprenant tout ou un aspect du mythe avec analyse. Ce dossier sera présenté à l'oral.

Le travail se déroule en binômes et développe des compétences de recherche documentaire, de lecture de textes et d'images, de synthèse de documents, de rédaction d'un récit, de commentaire.

Les consignes données évitent le copié collé, invitent à s'appropriier les informations.

Bilan : une intense activité des étudiants (recherches, tri), des

difficultés dans la rédaction.

Pour le professeur, un accompagnement serré, un travail permanent de stimulation, un partage d'idées, un apport de références et une aide à la rédaction par des conseils de correction.

Ce travail est heureusement effectué en demi groupes.

Prolongement : un bilan des compétences utiles pour préparer les épreuves du BTS sera effectué à l'issue de la présentation orale du dossier évalué par une note chiffrée.

Défi n°3 : lire un roman et donner aux autres envie de le lire.

Stratégie : des consignes assez ouvertes et sollicitant la créativité sur le plan de la forme : biographie de l'auteur et circonstances de l'écriture, du roman, les apports de ce dernier en termes de culture. Pour la forme : une affiche, un power point, un livret, ou tout autre construction plastique.

Travail individuel qui sera effectué à la maison.

Le professeur commente une bibliographie de courts romans

contemporains susceptibles de plaire à un public d'étudiants.

Bilan : restitution à la rentrée des vacances de Toussaint.

Défi n°4 : fréquenter un lieu culturel : une librairie et rencontrer un auteur, un musée pour visiter une exposition temporaire.

Bilan : sous forme d'une fête de la culture où on partage les dossiers, les comptes rendus de livres.

Echange oral sur ce que l'on a appris et les modifications des représentations du début de la séquence.

Prolongement : un voyage culturel dans un pays européen , préparé en atelier métier.

CONCLUSION :

En quoi peut-on parler d'éducation nouvelle ici ?

Tout d'abord dans la volonté de faire évoluer des pratiques, de concrétiser des envies présentes depuis longtemps, d'expérimenter des dispositifs nouveaux, d'approfondir certaines démarches ...

Ensuite un travail axé sur la collaboration : entre élèves, entre élèves et professeur.

Des démarches qui reposent sur la confiance en soi et au groupe, et permettent d'encourager les essais. « Je peux me lancer sans avoir peur de la note » puisqu'elle arrive en fin de course.

L'effort est systématiquement valorisé.

La hiérarchie habituelle des bons et des mauvais est un peu laissée de côté, on l'oublie. Le progrès est possible.

Ces démarches demandent une autre posture au professeur : bricoleur, créateur de dispositifs, accompagnateur, valorisateur de progrès, entraîneur individuel.

S'il propose des défis à ses élèves ou étudiants, il s'en donne également !

Il est récompensé lui-même par les regards qu'il reçoit, l'activité qu'il déclenche, la plus juste coïncidence entre ce qu'il estime son rôle et sa pratique.

Véronique

La conférence interrompue

Pourquoi une "conférence interrompue"

ou Toute question est toujours d'abord chose fragile. Ce que nous voudrions ? Ne plus voir ces conférences qui piétinent "la question" avant même qu'elle n'ait émergé ! "

« Il faut renverser la logique du système explicateur. L'explication n'est pas nécessaire pour remédier à une incapacité à comprendre. C'est au contraire cette incapacité qui est la fiction structurante la conception explicatrice du monde. C'est l'explicateur qui a besoin du non-capable et non l'inverse. C'est lui qui constitue l'incapable comme tel. Expliquer quelque chose à quelqu'un, c'est d'abord lui démontrer qu'il ne peut pas le comprendre par lui-même. Avant d'être l'acte du pédagogue, l'explication est le mythe de la pédagogie, la parabole d'un monde divisé en esprits savants et en esprits ignorants, esprits murs et immatures... » (Jacques Rancière) p.15

La "conférence interrompue" est plus qu'une simple technique d'animation et mérite d'être resituée *a minima* dans son histoire et son contexte d'Éducation nouvelle.

De quoi s'agit-il ?

Aux Rencontres du LIEN de Virton (juillet 2015), le principe mis en œuvre avec la complicité d'Alain Abelhauser, notre intervenant, était le suivant :

- a) un temps d'échange bref (5 min.) entre participants au sein de petits groupes de proximité autour du titre de la conférence. Sa traduction en différentes langues, y compris "de français en français" (clin d'œil), et même si le groupe est "monolingue".
- b) une première séquence "conférence" : une dizaine de minutes pas plus. L'animateur, avec souplesse, veille au temps écoulé.
- c) Un temps d'échange entre partici-

pants au sein des petits groupes de proximité. Pas de consigne autre que de mettre en commun les questions, les doutes, les surprises. Pas de restitutions.

d) une deuxième séquence "conférence" : à nouveau 10-15 min. Pas plus.

e) Un nouveau temps d'échange entre participants au sein des petits groupes proximité. Pas de restitutions.

f) une troisième séquence "conférence" : à nouveau une quinzaine de minutes pas plus.

g) Etc. jusqu'à la fin de la conférence.

h) Quand la conférence est terminée, les participants discutent une dernière fois entre eux et renvoient des questions au conférencier comme un cadeau de remerciement. Celui-ci ne répond pas mais "entend".

Cette manière de faire renvoie à deux questions :

a) avons-nous besoin d'interventions magistrales lors de Rencontres ou de stages d'Éducation nouvelle ? Ne sommes-nous pas "assez grand nous-mêmes" pour réfléchir, problématiser, questionner leurs textes ?

b) si nous pensons que les conférences sont utiles, comment les pro-

téger de "l'abrutissement explicateur" qu'évoque Jacques Rancière dans *Le maître ignorant*.

Oui, nous avons besoin de conférences !

Nous avons besoin de faire connaissance — "en chair et en os" — avec des personnes qui comme nous travaillent, cherchent, produisent des savoirs, tentent de les formuler, fabriquent des concepts, ont "une vision du monde". Tout auréolés des attributs du "conférencier venu d'ailleurs", ils ne sont pourtant que nos pairs ! Ils ont une place possible au sein de l'imaginaire bibliothèque de nos auteurs fétiches ! Ils nous découvrent travaillant nous-mêmes.

Non, nous ne voulons pas que, du coup, ils pensent à notre place.

C'est donc de rencontre dont il s'agit dans la "conférence interrompue" :

- celle de deux discours, l'un audible (celui du conférencier), l'autre quasi inaudible dans le brouhaha des discussions de voisinage

- celle de 1000 et une pensées : l'une qui s'énonce (celle de l'orateur), les autres qui se refuse (l'assourdissant monologue intérieur des auditeurs).

Oui, nous avons besoin de régulation

Solitude de l'orateur qui du haut de la tribune s'adresse à son auditoire. Lorsque la conférence s'interrompt et que démarrent ces discussions de groupes dont il ne saura rien, il se demande forcément si son propos a été entendu et compris, "s'il tombe juste". Il a alors quelques minutes de répit pour se re-souvenir de ce qu'il a dit et réguler pour la séquence suivante : faut-il reprendre tel argument énoncé ? Le contextualiser autrement ? Ne pas le reprendre au contraire ?

Quant au public, les échanges entre voisins permettent un autre type de régulation : ma compréhension s'enrichit ou se heurte à la tienne et ainsi de suite. Une partie de ce que je pense accède à la formulation et rencontre tes propres formulations. Tout devient plus relatif : nous pensons ensemble même si nous ne pensons pas pareil !

"Il faut préserver la question"
(Edmond Jabes, *Le livre des questions*)

La conférence interrompte qui comme toute conférence se présente *a priori* comme "réponse" est en réalité encadré par deux temps de

questionnement.

- Le premier est celui de la fabrication d'hypothèses, de la production aléatoire du sens supposé qui ce qui va venir : c'est la raison d'être des traductions initiales du titre qui amorcent le questionnement, nous mettent en attente, nous rendent disponibles.

- Le second est celui de ce qui sourd en nous du propos du conférencier. Point n'est besoin qu'il y réponde ! Point n'est besoin de savoir ce qu'il pense de nos questions ! Ce qui importe est que des questions puissent éclore (ou renaître en nous et que nous avions perdues de vue).

Toute question est toujours d'abord une plante fragile. Ce que nous refusons ce sont ces conférences qui piétinent l'herbe avant même qu'elle n'ait commencé à pousser !

Michel Neumayer

N.B. Cette réflexion est nourrie des nombreuses discussions que nous avons pu avoir, et ce depuis bien des années au sein du GFEN, autour "du magistral", de sa mise en situation, de sa place au sein d'une construction des savoirs à laquelle nous croyons et qui est notre vision – Ô combien paradoxale - de la transmission.

À lire en particulier les textes d'Henri et Odette Bassis et dès maintenant, accessible sur le site du GFEN national, La démarche d'auto-socio-construction du savoir paru dans Dialogue n° 120 (http://www.gfen.asso.fr/fr/la_demarche_d_auto_socio_construction)

Retour de Russie

La conférence

L'association des gymnases (« lycées ») de Saint-Pétersbourg (par l'intermédiaire de Natalia Mikhaïlovna Svirina (chef du département de pédagogie générale de l'Institut de Saint-Pétersbourg) nous a invités à participer à la « douzième conférence scientifico-pratique des pédagogues de Russie et du proche étranger » sur le thème « Le problème de la sollicitation de l'expérience pédagogique russe à la lumière des ФГОС ». Pour le dire plus simplement, le problème ce sont les ФГОС (Федеральные государственные образовательные стандарты). Ce sont les nouveaux standards fédéraux de la formation (ou éducation) nationale (d'état). Il s'agit d'une sorte de loi d'orientation définissant les objectifs de l'éducation nationale, et les déclinant de manière générale pour l'école primaire et secondaire, et donnant des objectifs généraux pour chacune des disciplines.

Le propos est – dirais-je – moderne et généreux : utilisation des TICE, ouverture sur la société de l'information et internet, les découvertes récentes... Bref, la même prose administrative que l'on trouve dans les textes français (et sans doute ailleurs, mais pratiquer les textes du B.O. français a suffi à mon bonheur!)

Ces textes insistent sur l'importance du développement de la personnalité, de l'esprit de bienveillance et de tolérance (en

particulier religieuse), d'amitié et de compréhension mutuelle entre les peuples, du dialogue des cultures. Par exemple : « la volonté d'écouter l'interlocuteur, de conduire un dialogue ; la volonté de reconnaître la possibilité de l'existence de divers points de vue et le droit de chacun de l'exposer et de l'argumenter » « le développement des habitudes de coopération avec les adultes, dans différentes situations sociales, le savoir-faire de ne pas créer de conflits et de trouver des sorties aux situations conflictuelles »

En même temps, et ça, c'est plus original et déroutant pour moi, on y trouve une insistance sur la fierté pour la Patrie, le peuple russe et l'histoire de la Russie, l'éducation du sentiment de la fierté pour les réalisations nationales, du rôle des russes dans les découvertes scientifiques, bref de nombreuses phrases qui ressemblent à du nationalisme ; et en même temps – est-ce paradoxal ? – une insistance sur la diversité des cultures de la Russie, en particulier sur la richesse des ses langues (régionales, voire même correspondant à des Républiques entières de la Fédération de Russie) : les langues maternelles et les littératures régionales non-russophones sont enseignées ; on n'est pas datns l'extermination jacobine des langues patois régionaux !

On y trouve également dans les standards, une partie sur l'évaluation, que je n'ai pas lue.



Nos amis russes nous ont bien expliqué que l'esprit de ces standards était constructiviste – sous l'influence des psychologues qui travaillent en sciences de l'éducation – et que le texte de ces standards, formellement, avait une couleur d'éducation nouvelle. Et qu'ils aurait pu ou dû s'en réjouir.

Mais il semble bien que la réalité de la mise en application des ces standards ne correspondent pas tout à fait, voire pas du tout, aux bonnes intentions que l'on trouve dans leur rédaction. Les professeurs doivent justifier de la conformité de leur enseignement aux standards en rédigeant de nombreux rapports progressions etc. soumis à leurs inspecteurs. Ils se sentent sous contrôle ; je me souviens des gestes de Nadia (Ivanovna Bielova), professeur de biologie, mimant le microscope scrutateur qui sert à la hiérarchie à examiner en détail leur enseignement. Nos amis d'éducation nouvelle ont le sentiment que les valeurs et les méthodes qu'ils ont contribué à promouvoir se retournent contre eux. Lors de l'assemblée plénière d'ouverture, une femme du ministère, à provoqué de nombreux applaudissements et discussions dans la salle en parlant de la bureaucratisation de cette réforme. Natalia, une professeure de français nous a dit « En Russie, on ne sait pas faire de réforme ; on ne sait faire que des révolutions : on change tout, d'un seul coup ».

Ces standards ont ensuite été déclinés sous forme de programmes (que nous n'avons pas lus). Ces programmes ont ensuite servi de cadre à la rédaction de manuels. Joëlle et moi, nous avons passé du temps dans une librairie à regarder les ma-

nuels scolaires. J'ai pu comparer ce que j'ai vu des manuels de biologie de la 10^{ème} et 11^{ème} classe à d'anciens manuels russes (que l'on m'a donnés en 1997). La forme en est presque inchangée : principalement du texte, sur toute la largeur de la page, quelques illustrations, pas de description de travaux pratiques ou dirigés tels qu'on les trouve dans les manuels français de 1^{ère} S ou Terminale S. Le chapitre se termine par des questions qui servent à vérifier que l'on a bien lu et mémorisé.

D'après ce qu'on nous a dit, il est prescrit de suivre, cours après cours, la progression du manuel, en se référant le plus possible au contenu du manuel. À côté des intentions des standards, on est dans une pédagogie du texte à mémoriser, qui laisse assez peu d'initiative au professeur.

Le bac (ЕГЭ = examen unifié d'état Единый государственный экзамен) est lui-même (en biologie) surtout composé des courtes questions sous forme de QCM. Pour les autres disciplines, je ne me rends pas bien compte, mais Tania, professeur de littérature russe m'a plusieurs fois écrit à propos d'une évolution des programmes qui diminue la part de réflexion personnelle au profit de réponses plus mécaniques.

Cette conférence réunissait environ un demi-millier de personnes (mon estimation ; je ne connais pas celle des organisateurs, ni celle de la police !). Il faut savoir que pour leur promotion, les professeurs doivent accumuler des « points », et que la participation à cette conférence leur en rapporte...

Après une ouverture en assemblée plénière, l'après midi était consacrée à des ateliers de 90 minutes (très court, trop court, mais on a fait avec). Joëlle a animé un atelier d'écriture à partir d'enregistrement et de textes multilingues. Jean-Louis a animé une démarche scientifique sur l'histoire de la génétique, la place de l'erreur (en particulier celles du biologiste soviétique Trophime Lyssenko) et Sandrine a fait une intervention sur le sujet « Pratiques d'évaluation des connaissances. Problèmes rencontrés par le système de notation des tests. »

Nous avons eu 20 à 25 personnes à chacun de ces ateliers.

Le second jour de la conférence était consacré à environ 400 communications de 10 minutes (6 lycées, environ 40 salles) suivies de brèves discussions. Avec Joëlle, nous sommes allés dans un groupe de discussion de professeurs de biologie, surtout pour écouter l'intervention de Nadia Bielova. Dans les trop courtes dix minutes qui lui étaient imparties, elle a montré comment il existait de nombreuses façons de mettre les élèves dans une vraie réflexion active, dans une auto-socio-construction du sens, face à un texte de manuel. [traduction de son intervention si Nadia nous l'envoie]

Discussion et réunions

Nous (Joëlle et Jean-Louis) étions hébergés chez Tania et Sacha Eremina. Lors de diners et petits-déjeuners avec eux nous avons eu de longues conversations à propos de l'éducation nouvelle et en particulier de leurs conceptions de la démarche (leur recouvrant à la fois celle de nos amis, et celle

des russes d'éducation nouvelle en général). Il s'agissait aussi pour nous de comprendre ce qu'ils avaient fait des ateliers de créations et des démarches face à l'histoire de la pédagogie russe et des circonstances particulières dans lesquelles se trouve leur pays et leur éducation aujourd'hui. Nous avons bien perçu que pour l'instant, leur marge de manœuvre est assez réduite.

Le vendredi 6 novembre après les groupes de discussion, nous avons fait une réunion avec Tania Eremina, Nadia Belova, Oleg de Roberty pour la Russie, Sandrine Breithaupt et Marie-Laure Michel de Suisse, et Joëlle Cordesse et Jean-Louis Cordonnier de France. Étaient également présentes deux traductrices et Natalia Svirina. Nous avons discuté de ce pourraient être nos objets de travail. Ensuite Oleg et les quatre francophones sont allés poursuivre la discussion dans un restaurant géorgien.

Démarche : technologie et algorithme

Pendant ce temps-là Nadia et Tania ont discuté de l'origine dans la pédagogie russe actuelle des mots technologie et algorithme qui avaient fait l'objet d'une de nos discussions matinales.

Lorsque nous avons lu dans les articles de nos amis russes les mots technologie et algorithme à propos de la démarche, cela nous a choqués. Conception qui guidait une minidémarche que nous avons vécue lors de notre voyage à Saint-Petersbourg en avril 2009. Choc réitéré lorsque Tania et

Sacha ont présenté cela dans leur PowerPoint à Virton.

En même temps, notre vigilance était alertée par les « faux-amis » que l'on trouve dans de nombreuses langues. Après tout, le kompot (voir article компот dans Wikipedia) n'est pas de la compote et le vinaigret' (виюгрет voir la phot de l'article wikipedia) n'est pas de la vinaigrette. Joëlle et moi, méfiants sur un contre-sens possible, nous avons donc mené une enquête pour savoir d'où viennent ces mots et ce qu'ils recouvrent.

Dans les années 90, lorsque plusieurs délégations françaises sont allées en Russie, et que plusieurs russes sont venus en France, ils se sont interrogés sur la structure de la démarche et de l'atelier. Quelles sont les caractéristiques qui font que c'est une démarche, quel est le « film » de la démarche. Le croisement des différents vécus a amené les russes à bâtir une théorisation à partir de leurs expériences diverses, et des articles de *Dialogue* que nous leur avons donnés.

L'insistance de Michel Ducom et Pierre Colin sur les inducteurs d'écriture a été pour eux très important, par rapport à un système scolaire russe assez rigide et utilisant surtout des cours magistraux, où la place de l'investissement personnel n'avait pas de place. Ils ont généralisé cet aspect en plaçant une étape d'induction au démarrage de toute démarche. Les autres étapes qu'ils ont retenues sont auto-construction, (déconstruction), socio-construction, rupture et analyse réflexive. Selon les auteurs, cette liste est plus ou moins chronologique.

D'après Nadia Belova, ce serait Irina Apolonovna Kolensnikova, une professeure de l'institut pédagogique de Saint Petersburg, qui a été la première à employer les termes algorithme et technologie. Ces mots étaient déjà présents dans certaines thèses ou dans la littérature pédagogique spécialisée mais ne figuraient pas dans le vocabulaire des professeurs. Le mot algorithme a été compris, comme en informatique, comme « suite d'instruction » ou « suite de consignes ». Dans les années qui ont suivi, Georges Soros a financé l'édition et/ou l'export de livres pédagogiques vers la Russie, où figuraient ces termes, en particulier celui de technologie. Ce terme est devenu un mot très fréquent de la langue pédagogique russe et est assez proche du mot méthode dans « méthode pédagogique » tel qu'on l'emploie en français.



Salaud d'interprète

Il y a l'auteur. Avec un grand A. À grande hauteur, perché, sur sa tour hautaine, ma tantirelaine.

Et voilà l'interprète, avec son accent grave ; c'est très grave cet accent étranger, ça vous a un goût de crapaud pustuleux.

L'auteur est un grand prêtre, immobile dans sa chasuble de suffisance ; l'interprète, on lui prête le texte. Et inutile de lui prêter de mauvaises intentions, c'est dans ses gènes la trahison. Quand on lui apprête un texte, on est sûr de ne pas le retrouver dans l'état où l'a laissé. Car l'interprète rend le texte. Quand il l'a rendu – comme on vomit – ça vous le tapisse de bave batracienne, gluante et glaireuse. Le texte était bien sagement verrouillé, quelle déverrouillée il subit. Incongru comme un sexe au milieu de la figure.

L'auteur a confié un texte prudent, il lui revient comme un sexe impudique, tout trituré. L'interprète a bouleversé la coquette confiserie, la voilà magasin à phantasmes, grouillant de porcelets.

L'auteur se lamente :

« Mon texte, mon joli texte, emballé sous classique et sou vide, le voilà tout turgescent. Je vous l'avais flanqué de deux tours d'écrou, le voilà qui ballotte, qui s'enfle, qui s'enflammèche. »

Eh oui, l'interprète fout le jeu partout. L'interprète, elle te mystifie – ou bien il – car il est lui, car elle est elle. Il ou elle a des ailes pour voler d'île en île. Ils et elles confusionnent. C'est pour cela qu'on les aime.

Et parfois, l'auteur se laisse embraser par l'interprète -crapaud. Il se métamorphose alors en graincisse, en tringlesse, ou en princesse. Subjugué(e) par les succubes, il devient auteur-interprète.

Jean-Louis

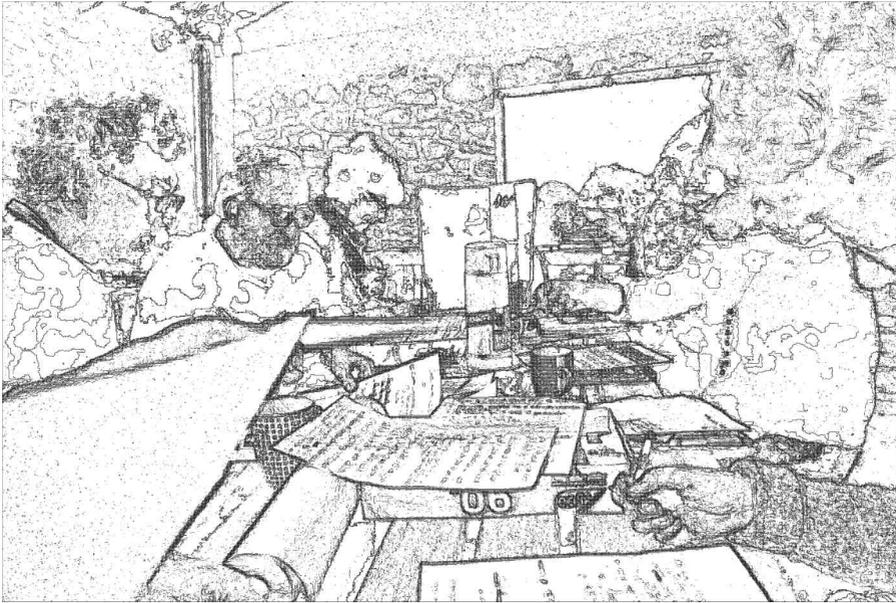
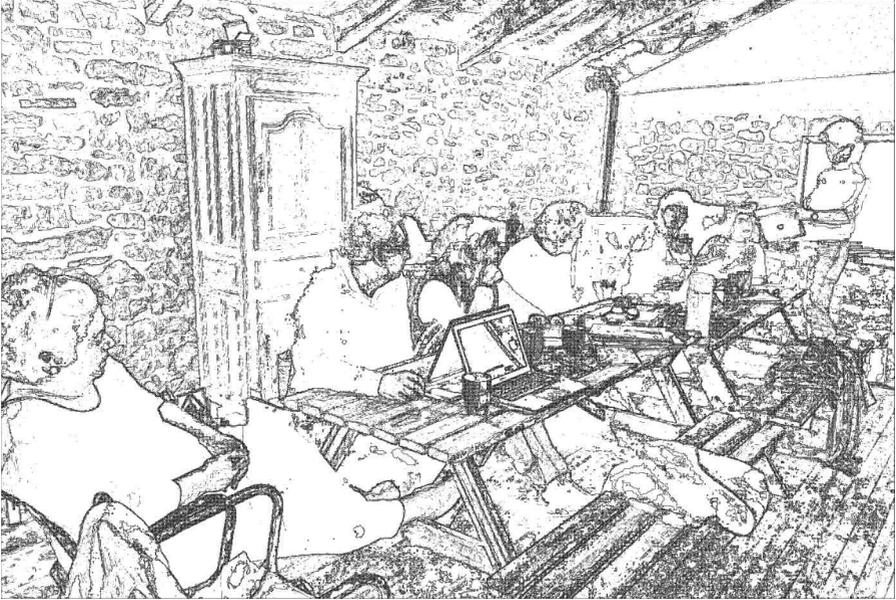
Pourquoi défendre la poésie ?

Pour la liberté du lecteur. Le poète ne prend pas le lecteur par la main pour le mener d'un point A à un point B. Le lecteur risque de se perdre dans le recueil, il est libre de se perdre, de prendre des chemins de traverse, de lire le livre à l'envers, de commencer par le milieu. Souvent la liberté fait peur. C'est difficile d'être libre, ça demande un effort, surtout au début. Après, plus moyen de revenir en arrière. Souvent, j'entends « j'ai lu ton livre mais j'ai rien compris ». C'est vrai que la poésie ne donne pas d'explication mais si l'on revient au sens premier du mot « comprendre » c'est-à-dire prendre avec soi, alors je gage que tout le monde peut comprendre la poésie. Du frottement des mots, surgissent des images qui appellent d'autres images et tant pis ou tant mieux si les images qui surgissent dans la tête du lecteur ne sont pas les mêmes que celles qui ont germé dans la tête de l'auteur. La poésie donne le pouvoir au lecteur, le pouvoir de créer son propre sens.

« Il leur est difficile de croire que la mer peut changer de jardin. La mer s'effondre au bout de chaque plage. À la cime des arbres, elle avait disparu. Son odeur pourtant, son odeur persistante leur rappelait quels poissons ils avaient été et qu'ils risquaient l'envol à chaque pas brûlant. Alors ils ont gravé l'écho tremblant des signes. Tout ce qui suinte au bout des doigts, le plaisir de la trace encore, encore, peut-être. Traces dans les décombres, traces sur la peau des nouveaux nés. Traces. »

Extrait de *Le Peuple des falaises*. Patricia Cros. Editions Rafaël de Surtis 2015

Patricia



Sommaire

p 3	<i>Éditorial</i>
p 5	<i>Rapports LIEN/GFEN</i>
p 9	<i>Vivre le GFEN comme démarche permanente</i>
p 11	<i>Questions d'identité</i>
p 12	<i>L'honneur de l'Éducation Nouvelle</i>
p 14	<i>Développer le mouvement</i>
p 17	<i>À la manière de Sei Shônagon</i>
p 20	<i>Sur la voie de la transformation</i>
p 26	<i>La conférence interrompue</i>
p 29	<i>Retour de Russie</i>
p 33	<i>Salud d'interprète</i>
p 34	<i>Pourquoi défendre la poésie</i>